Document généré le 19 avr. 2024 20:49

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

La souricière enchantée

La Casta Flore de Peter Quilter Traduction de Daniel Roussel; mise en scène de Monique Duceppe, Compagnie Jean Duceppe, du 19 décembre 2007 au 16 février 2008

Sylvain Lavoie

Numéro 220, mai–juin 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16932ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lavoie, S. (2008). La souricière enchantée / *La Casta Flore* de Peter Quilter Traduction de Daniel Roussel; mise en scène de Monique Duceppe, Compagnie Jean Duceppe, du 19 décembre 2007 au 16 février 2008. *Spirale*, (220), 56–56.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La souricière enchantée

LA CASTA FLORE de Peter Quilter
Traduction de Daniel Roussel ; mise en scène de Monique Duceppe, Compagnie Jean Duceppe, du 19 décembre 2007 au 16 février 2008.

par SYLVAIN LAVOIE

Il y a quatre cents ans, un drame était créé dans lequel un prince danois faisait jouer devant son oncle quelque chose qui ressemblait au meurtre de son père. Cette petite représentation, qui allait permettre au jeune Hamlet, affirmait-il, de *« montrer [...] au vice sa propre image »* et du coup de piéger Claudius, constitue l'une des premières manifestations de théâtre dans le théâtre, *« manière systématique et consciente de soi de faire du théâtre »* (Patrice Pavis).

Plus près de nous, la Compagnie Jean Duceppe montait récemment *« l'histoire d'une excentrique Américaine qui chantait faux »* et c'est la fille du regretté fondateur qui en a assuré la mise en scène. Le directeur artistique, dans le programme de la production, évoquait Shakespeare pour qui le monde était comme un grand théâtre, avant d'ajouter que la protagoniste *« aura eu la satisfaction de créer le sien dans toute son originalité »*. C'est ainsi que *La Casta Flore*, biographie offerte à prix d'or de la « glorieuse » Florence Foster Jenkins, est devenue en quelque sorte le théâtre d'un théâtre ; qu'en présentant l'histoire véridique de cette artiste singulière, la compagnie s'est donnée en spectacle.

New York, 1944

Il est effectivement impossible de rester insensible à un tel phénomène dont la popularité tient d'abord de l'effet curiosité — parlez-en bien, parlez-en mal, mais parlez-en, comme on dit. Florence Foster Jenkins (Pierrette Robitaille) représente un cas parmi tant d'autres de ces vedettes qui parviennent à percer grâce à l'amusement qu'elles provoquent. Au Québec seulement, comment ignorer Normand L'Amour dont les chansons se passent de commentaires, ou Fidel Lachance, chanteur country dont la carrière a été propulsée par une entrevue involontairement grotesque ? S'y trouve quelque chose d'attendrissant, ce qui a d'ailleurs motivé les dirigeants de Duceppe à mettre à l'affiche *La Casta Flore*, annonçant que la cantatrice *« touchera jusqu'au cœur par sa naïveté, sa foi inébranlable »*, voyant dans cette *« aventure fabuleuse et prodigieusement théâtrale »* une *« leçon de vie »*.

On ne peut cependant nier que la diva a su — et cela n'a rien à voir avec la pitié certaine qu'elle aura inspirée à son insu — faire son chemin en balisant minutieusement son existence, fait d'ailleurs ignoré dans les discours de la compagnie au point que l'on se demande s'il faut y voir de l'étourderie ou, pire, de la mauvaise foi... car plusieurs aspects de la vie de la Florence Foster Jenkins méritent une attention particulière.

Forte de sa richesse, la cantatrice fut très habile à choisir son public — on devait passer en entrevue pour assister à ses spectacles ! —, onctueuse à souhait pour établir son parcours. La grande Florence fut appuyée par une Dorothy (Pauline Martin) des plus serviles qui lui vouait une admiration sans bornes, amie qui, faut-il signaler l'anecdote pour donner une idée du personnage, se bidonnait en assistant à *Macbeth* de Shakespeare. Elle fut également accompagnée par Cosme McMoon (Benoît Brière), pianiste fauché et par le fait même stipendié au point de taire la profonde aversion que lui procurait la discordance de la soprano, poussant le jeu jusqu'à faire croire à celle-ci qu'elle avait un talent exceptionnel. Bref, la dame n'était pas seulement passionnée, elle était aussi et surtout bien entourée.

Qu'un parcours si théâtral ait engendré une pièce si peu intéressante d'un point de vue dramatique n'est peut-être pas étranger à la lecture qui n'a pas été faite du texte de Quilter, c'est-à-dire qu'on ne l'a pas interprété, question de faire preuve d'humilité et d'exposer volontairement ses propres travers.

Montréal, 2008

Il s'agit maintenant d'imaginer une compagnie théâtrale qui a décidé de présenter cette histoire en ses murs et qui, à l'instar de Florence Foster Jenkins, *« totalement oublieuse de ses lacunes, a réussi à mettre en scène toutes les composantes qui ont fait de sa vie un conte de fées »*. Évidemment, une telle comparaison ne vise pas à faire un procès gratuit, encore moins à prétendre que toute entreprise théâtrale devrait être exempte de défauts. Mais les similitudes sont à ce point criantes qu'il s'avère impossible de ne pas les relever.

Qu'un parcours si théâtral ait engendré une pièce si peu intéressante d'un point de vue dramatique n'est peut-être pas étranger à la lecture qui n'a pas été faite du texte de Quilter, c'est-à-dire qu'on ne l'a pas interprété, question de faire preuve d'humilité et exposer volontairement ses propres travers. On s'est plutôt contenté de le produire platement pour séduire, sous le signe de l'humour, quelques bourgeois pourtant vendus d'avance, foule de Dorothy obséquieuses qu'on enjôle avec des attentions qui ne servent en rien l'art théâtral mais qui assurent une fidélité à toute épreuve ; public qui n'a souvent de critique que l'âge, encore que l'âge n'ait absolument rien à voir avec la posture adoptée devant un tel théâtre.

Enfin, qu'on laisse le bénéfice du doute aux comédiens et qu'on voie en eux une poignée de Cosme McMoon désargentés qui doivent faire des courbettes, si talentueux et respectables soient-ils, pour réussir à vivre dignement — on a maintes fois déploré les dures conditions financières des comédiens au Québec. On parlera une autre fois de ce que Raymond Cloutier appelait les *« théâtres-clans »*, les *« théâtres-familles »* ou encore les *« tribus »*...

Émotion et identification

Dans ce royaume où il y avait apparemment quelque chose de pourri, frappé d'effroi parce que attrapé dans sa conscience tel que le voulait l'instigateur de la saynète, le roi se levait.

Ici, le client est roi. Et il n'a pas manqué de se dresser ! Sauf que c'est la joie qui l'a soulevé — l'habitude, aussi —, investi du sentiment d'avoir une fois de plus assisté à quelque chose de grand. Il n'a pas remarqué que le théâtre se jouait de lui, probablement parce qu'on a négligé la mise en garde d'Hamlet-metteur-en-scène de ne point *« pousser au rire quelque quantité de sots spectateurs, bien que cependant quelque nécessaire question de la pièce doive alors être considérée »*.

La Compagnie Jean Duceppe, riche de ses subventions, se dit *« théâtre d'émotion et d'identification »* ; avec *La Casta Flore*, elle n'a cessé de montrer jusqu'où elle est prête à (ne pas) aller pour éviter de se compromettre et faire cesser l'enchantement, ramenant le théâtre à un batifolage, un exercice oisif et inoffensif, plutôt qu'à un art de la confrontation, un lieu de questionnement. Tous jouèrent bien leur rôle et la mise en scène simpliste eut le mérite de provoquer l'empathie voulue, d'où la pâmoison puérile qui s'ensuivit.

Voilà œuvre de complaisance. Voilà également, et c'est fort malheureux, de quoi donner raison aux pourfendeurs du théâtre.